

Quelques coups de pinceaux font surgir du chaos une forme ronde le plus souvent ouverte qu'elle soit vase, fruit, méduse ou crâne...

Le crâne est un motif récurrent dans l'œuvre de Denis Laget.

Depuis plus de vingt ans il la ponctue, en constitue un axe de permanence. Contrairement à ceux des vanités hollandaises du XVII^{ème}, il n'est pas installé au sol, sur une table ou sur un livre, il n'est pas entouré d'accessoires et d'objets divers témoignant des biens terrestres. Il ne repose sur rien. De face ou de profil, il est suspendu. On serait tenté de dire qu'il flotte si ce n'était l'épaisseur de la matière picturale qui le maintient accroché à l'emplacement précis qu'a choisi pour lui l'artiste. Pétri de pâtes colorées, il peine parfois à se dégager du fond et doit d'être reconnaissable à la touche sombre qui en marque les cavités.

Il y a dans le crâne quelque chose qui résiste, qui fait obstacle, qui s'oppose aux assauts du peintre. Massif, il impose une certaine immobilité au cœur du mouvement.

Constante posée par Laget au centre du tableau afin que tout, autour de lui, bouge, se mélange, se renouvelle et témoigne des forces et des tensions en jeu, du temps qui passe...

Il est question de pesanteur, de poids et en même temps d'énergie. La matière est pétrie, fouillée, creusée, raclée. Et si quelque chose se fige dans l'épais, ce n'est pas sans garder trace d'un acharnement, d'une violence d'autant plus concentrée qu'elle s'exprime sur de petits formats qui, il y a quelques années encore étaient sertis de cadres en plomb ou en zinc.

Volonté de condenser les choses.

Le crâne, c'est toutes les figures en une, tous les portraits au bout du compte. Sorte de raccourci de l'humanité. La peinture en ce qu'elle « exprime » (au sens étymologique du terme « faire sortir par pression ») l'essentiel. Lorsqu'il disparaît, c'est pour laisser place à d'autres sphères, d'autres réceptacles...

La série des méduses, par exemple, qui au contraire dilate et multiplie.

Les calottes sont renversées, transparentes, offertes. Le plus souvent vues de dessous. Deux, quelque fois trois corps en suspension se partagent l'espace du tableau, trop étroit. De passage, ils ne font que le traverser. Leurs déplacements sont soulignés par les filaments qui prolongent et propulsent les ombrelles. Sorte de danse qui évolue d'une œuvre à l'autre. Fort sentiment d'apesanteur, sans haut ni bas.

Et pourtant il n'est nullement question de légèreté. Le fond semble un substrat fertile, organique qui libère une ou plusieurs formes pour les mener à la maturité et les imposer un moment dans le cadre de la toile. Tissu nourricier, matrice originelle où l'artiste puise ces globes en devenir et les fait éclore à la surface après une lente remontée des strates.

Faire le choix de la peinture, c'est faire le choix de la matière même si ce qu'elle représente d'une manière ou d'une autre s'en extrait. Le crâne a perdu sa chair, les méduses n'en ont jamais eu et que dire des anges...

La chair, c'est la peinture ! C'est elle qui enserme et recouvre la calotte crânienne, comble les orbites creuses. C'est elle qui repousse l'os et oppose à cette représentation de la mort les traces de vie imprimées dans les couleurs : balayages, coups de spatule ou de pinceau, tous ces gestes de la main et du poignet lisibles à la surface et qui ajoutés l'un à l'autre construisent l'image ou l'absorbent.

Si Vanité il y a, c'est dans cette fugacité, cet état éphémère de la forme qui n'émerge de la matière que pour y retourner.

Claire Viallat-Patonnier, mars 2009